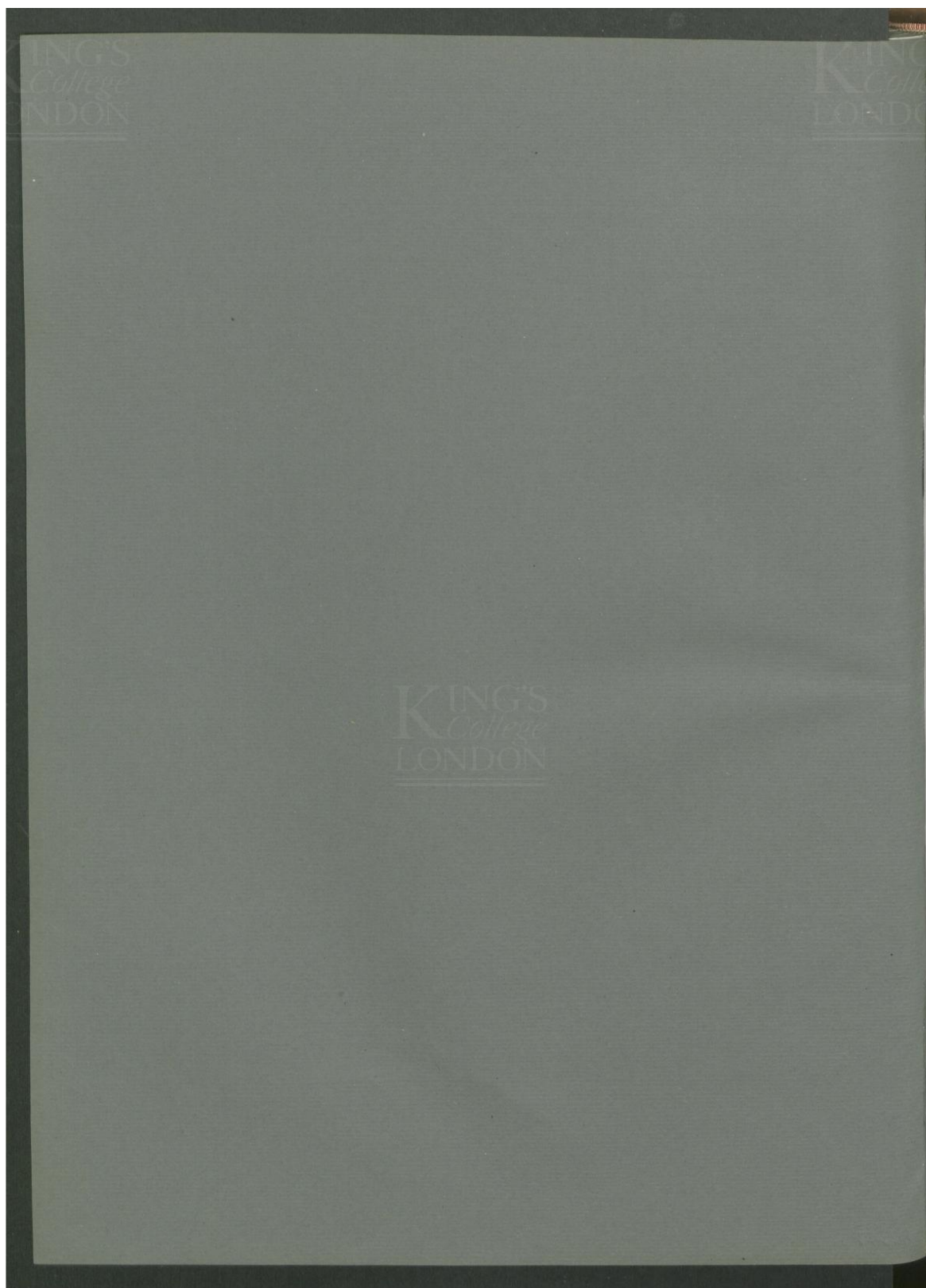


L'ILLUSTRATION



SIR DOUGLAS HAIG

COMMANDANT EN CHEF DES ARMÉES BRITANNIQUES EN FRANCE



L'ALBUM DE LA GUERRE

V. — L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

LES PRÉLIMINAIRES



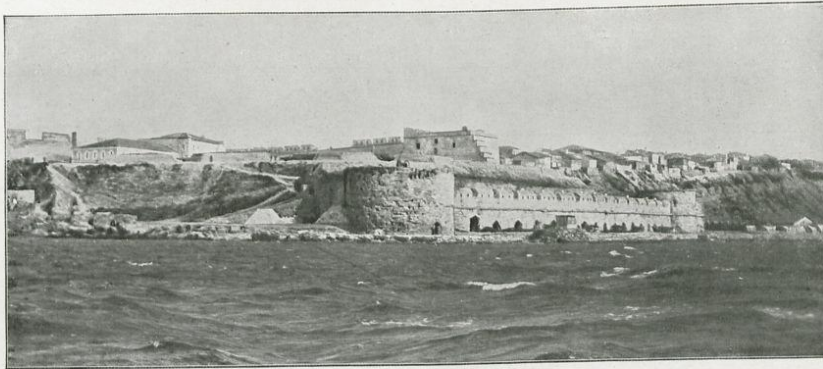
Une vue de Sigi, sur la côte Ouest de l'île de Mytilène, un des mouillages de notre escadre pendant le blocus des Dardanelles.



Au mouillage de Skyros : deux des canons de 305 du *Gautois* se montrent au premier plan. En arrière, un croiseur britannique.



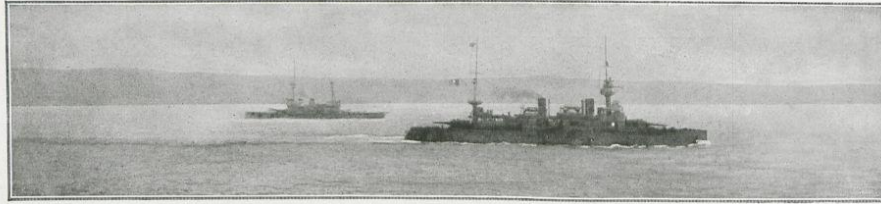
Les fortifications de la partie Nord-Orientale de la presqu'île de Gallipoli : une batterie de trois pièces turques de 150 du fort de Sultan-Hamid, sur les lignes de Boulair. — *Phot. de Penneran.*



A l'extrémité Sud-Orientale de la presqu'île, les vieilles fortifications de Seddul-Bahr, ou « château d'Europe », commandant l'entrée du détroit. Le 29 octobre 1914, la Turquie rompit les ponts, en coulant sans avertissement des bâtiments russes dans la mer Noire. Le 2 novembre, les ambassadeurs alliés quittaient Constantinople. Le 3, l'Entente déclarait la guerre à l'empire ottoman. Aussitôt la flotte anglo-française de la Méditerranée, qui assurait jusqu'alors le blocus de cette mer et de l'Adriatique, tenant la flotte autrichienne embouteillée dans ses ports, arrivait devant les Dardanelles et bombardait Seddul-Bahr et les fortifications de Koum-Kaleh, en face de Seddul-Bahr, sur la côte d'Asie.

378

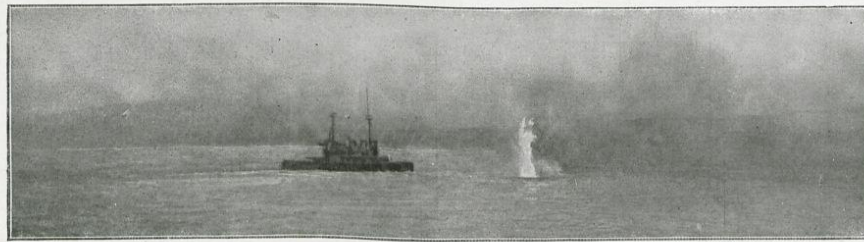
LES OPÉRATIONS PRÉPARATOIRES



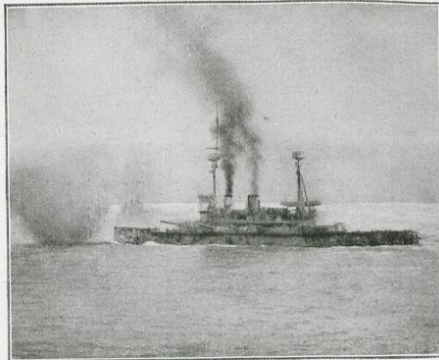
Le 19 février 1915, les opérations préparatoires d'un plan d'action tardif débutaient par le bombardement méthodique des forts de l'entrée des Dardanelles : en tête, le cuirassé français *Suffren* battant pavillon de l'amiral Guépratte; plus loin, le cuirassé anglais *Agamemnon*.



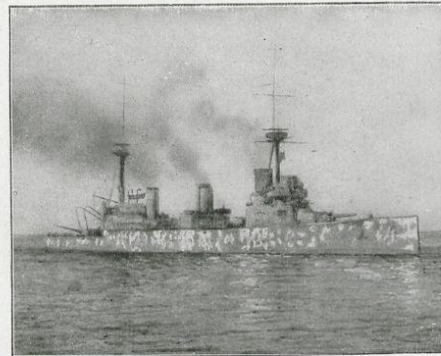
La riposte de l'ennemi : un cuirassé français encadré par les projectiles turcs.



L'*Agamemnon* essuie le feu des forts; à droite, une réplique turque trop courte soulève une gerbe d'eau.



Un obus éclate au ras de l'avant de l'*Agamemnon*.

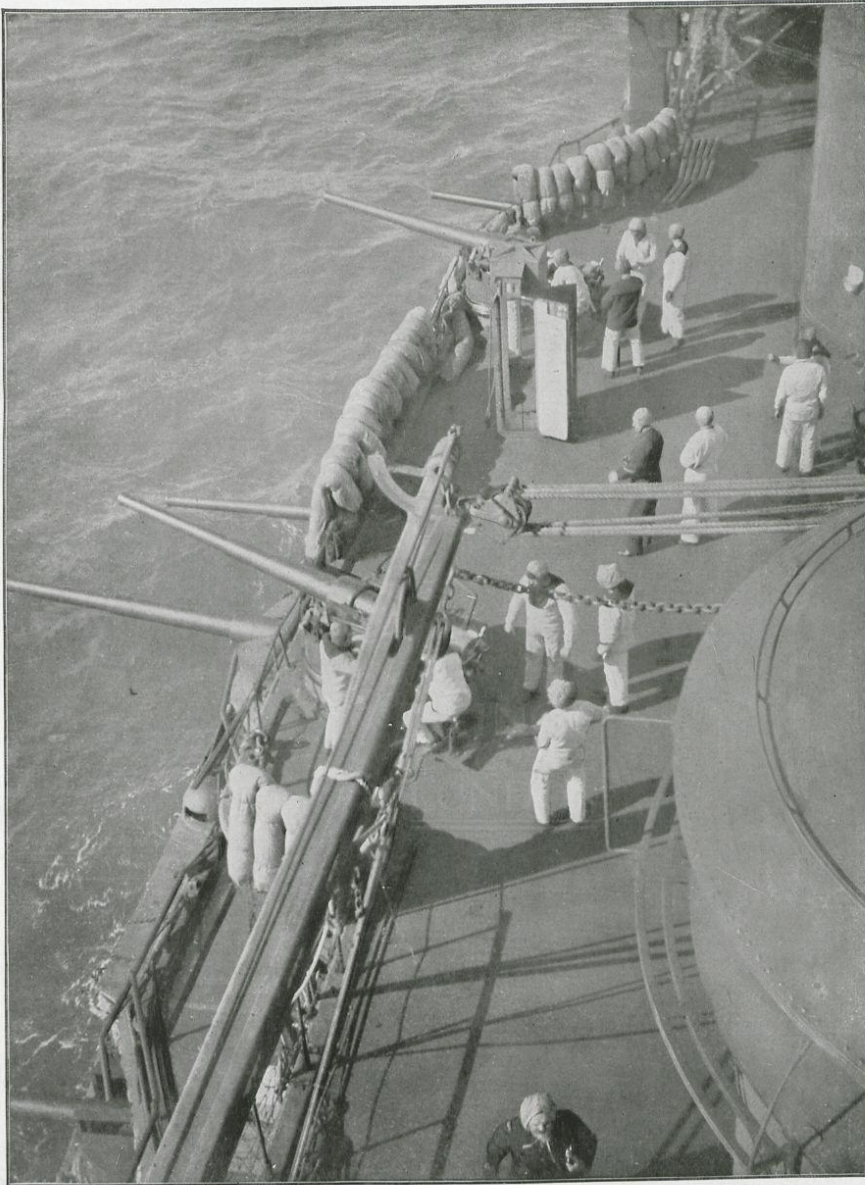


Un croiseur de bataille anglais en tenue de combat.

Renonçant au droit que des conventions antérieures lui assuraient d'exercer le commandement des forces navales alliées de la Méditerranée la France avait cédé à l'Amirauté britannique l'initiative et la direction de l'entreprise commune aux Dardanelles.

LES OPERATIONS PREPARATOIRES

379

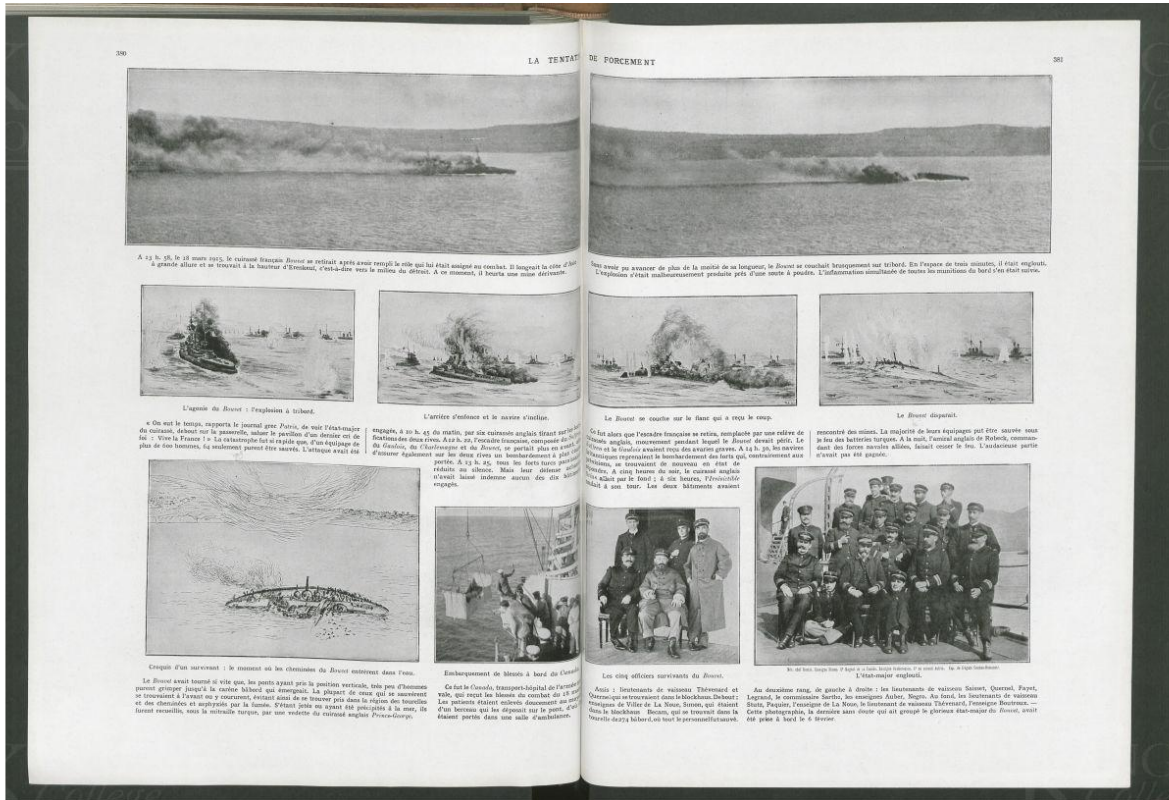


LE PONT LÉGER DU CUIRASSÉ FRANÇAIS « CHARLEMAGNE », PENDANT LE BOMBARDEMENT DES FORTS
Les hamacs ont été disposés réglementairement le long des bordages pour servir de pare-éclats. Hommes et officiers ont coiffé le bonnet parasouffle, protection à la fois contre le fracas du tir du bord et celui de l'explosion des projectiles ennemis.

Cependant, l'étude d'un plan avait absorbé trois mois que les Germano-Turcs se hâtèrent de mettre à profit pour réorganiser et renforcer les défenses du détroit sous la direction d'ingénieurs allemands. Ce long délai rendit la

tâche des Alliés plus ingrate. Après les bombardements préparatoires et les travaux des dragueurs de mines, pour dégager l'entrée du chenal, on crut le terrain préparé, et la tentative de forçement fut décidée pour le 18 mars.

12*



382

NOS MARINS DEVANT LE PÉRIL



A BORD DU « GAULOIS » EN DANGER DE COULER, LE 18 MARS

De nos quatre cuirassés en ligne dans cette mauvaise journée, le *Charlemagne* fut le seul à peu souffrir. Le *Gaulois* avait dans sa coque, à bâbord, une profonde et longue déchirure, résultat de la rencontre d'une mine. Son commandant s'efforça de le sauver néanmoins, en l'échouant à l'île aux Lapins et il y réussit. Jusque là, le danger fut grand. L'avant s'enfonçait progressivement. L'engloutissement pouvait être immédiat si les cloisons étanches avaient cédé à la pression de l'eau. On voit cependant sur la photographie ici reproduite l'ordre et le sang-froid qui régnaient à bord. A ce moment, une partie de l'équipage a reçu l'ordre d'évacuer le bâtiment. Les hommes attendent, paisibles, le long du bordage, les embarcations de secours qui s'approchent. Quelques-uns n'ont pas oublié leur sac : tout le mobilier, tout le vestiaire et toute la fortune du matelot. D'autres se sont déjà glissés en bas, sur la saillie que forme la cuirasse, afin d'aider à la manœuvre d'embarquement. A l'arrière, où des chaises

et des tables ont été rassemblées, bouées de fortune, en cas de catastrophe, un groupe s'appête à faciliter l'accostage d'un torpilleur anglais qui recueillera une partie de l'équipage. La tenue de celui-ci, la science et l'énergie de l'état-major furent les deux éléments qui assurèrent dans la circonstance le salut de tous et du bâtiment. Dans son rapport sur le combat du 18 mars, l'amiral de Robeck rendit un hommage chaleureux « à la conduite magnifique de l'escadre française ». Les marins britanniques n'avaient pas été inférieurs à leurs compagnons d'armes. L'échec fut la conséquence d'une conception défectueuse. Les Turcs redoutaient une attaque conjuguée terrestre et navale à la fois. Ils s'attendaient si bien à y succomber qu'ils avaient transporté en Asie les membres de la famille impériale avec les archives et le trésor. Le caractère unilatéral de l'opération devait seul laisser à la défense un succès qu'elle n'avait pas espéré.

LA COOPÉRATION DE L'ARMÉE DE TERRE

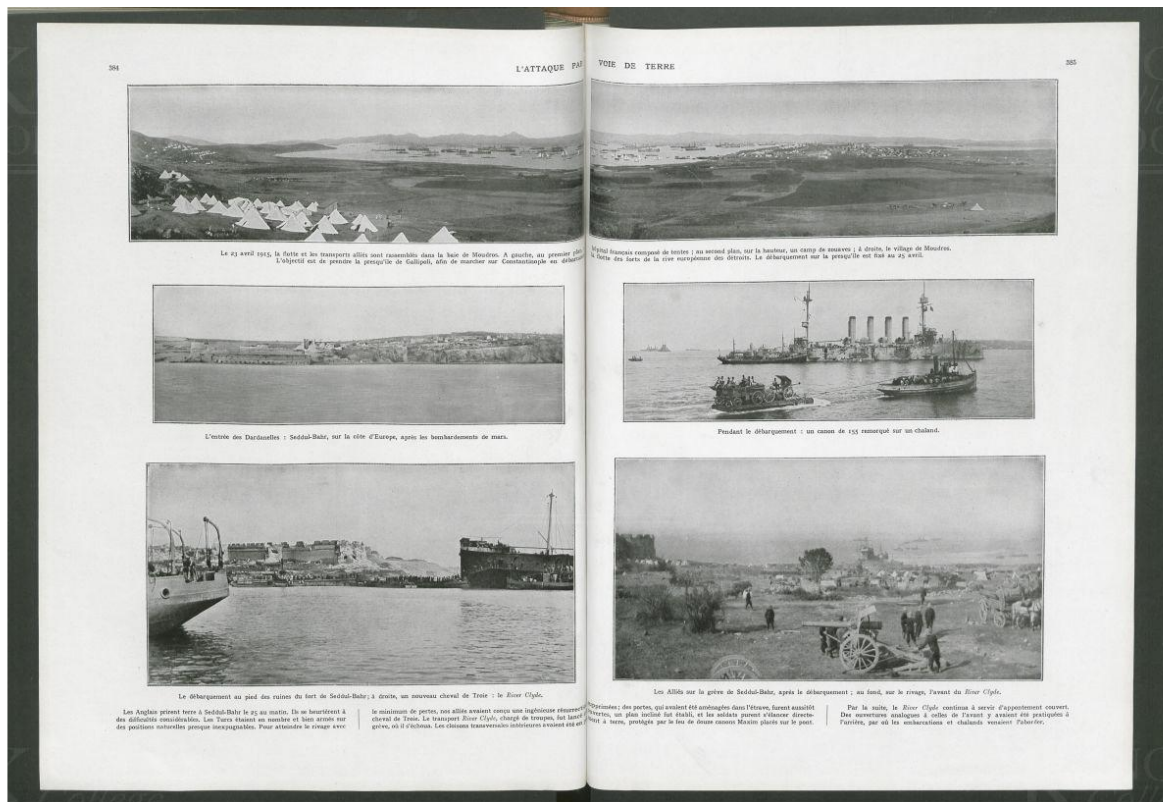
383



A bord d'un transport : le général d'Amade présente à un régiment de formation nouvelle le drapeau qui va lui être remis.



Le débarcadère de Moudros, port de Lemnos : pendant que 15.000 Français, sous les ordres du général d'Amade, étaient concentrés dans l'île de Lemnos, l'état-major britannique réunissait à Alexandrie 50.000 hommes, en majorité des contingents d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Ces forces franco-britanniques furent placées sous le commandement du général anglais sir Ian Hamilton.



386

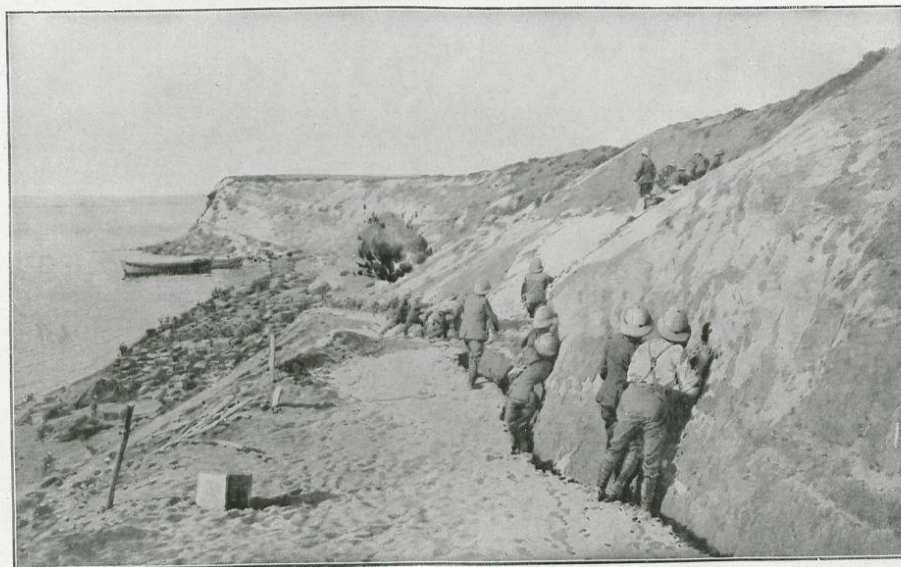
L'ATTAQUE PAR VOIE DE TERRE



Le débarquement, le 26 avril, sur la plage de Seddul-Bahr, du régiment irlandais de Dublin.

Accueillies par des rafales de balles, ces troupes subirent des pertes cruelles. Les embarcations, que l'on voit entre le flanc du *River Clyde*, d'où cette photographie a été prise, étaient remplies de cadavres. Les hommes durent s'abriter d'abord dans un ravin sablonneux,

d'où ils s'élançèrent, au moment même où l'objectif les a saisis, pour une charge qui devait rester fameuse à l'armée d'Orient. A l'extrême droite, une fraction isolée se jette à l'assaut d'une tranchée turque distante d'une quarantaine de mètres.



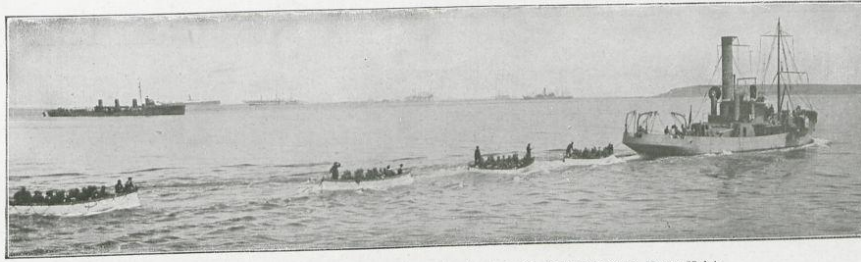
Les Anglais sous le feu de l'ennemi, le même jour, après leur débarquement au Nord du cap Hellès, à la pointe extrême de la presqu'île : au centre, vers le fond, l'explosion d'un gros obus turc.

Quant aux contingents australiens et néo-zélandais, les « Anzacs », ils avaient abordé à Gaba-Tépé, au centre de l'arc de cercle décrit par la côte de la presqu'île sur la mer Egée. En face d'eux, se dressait une

falaise abrupte. Ils durent l'escalader sous un feu nourri, « roc à roc comme on grimpe à un mur », avec un superbe mépris de leurs pertes qui de ce jour, établit leur réputation militaire.

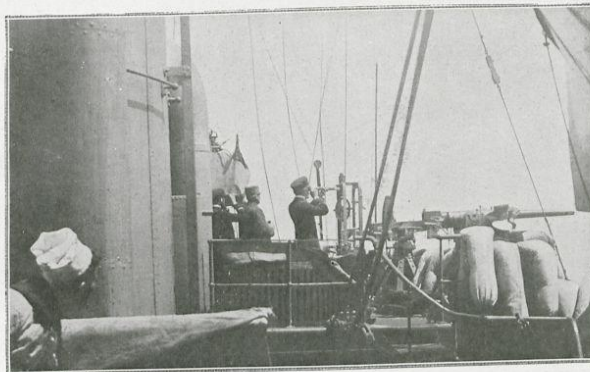
L'ATTAQUE PAR VOIE DE TERRE

387



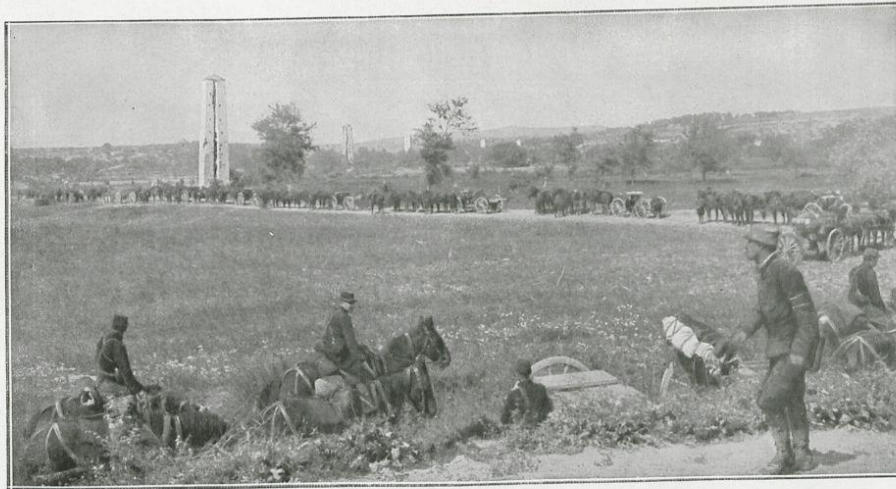
Le transport à terre des troupes françaises, le matin du 25 avril, sur la plage de Koum-Kaleh.

Le 25 au matin, un fort contingent français avait été mis à terre sur la côte d'Asie, en face de Sedul-Bahr, à Koum-Kaleh, où le général d'Amade avait conçu une diversion qui fut très dure mais peu coûteuse et d'un effet très utile à l'ensemble des opérations. Le 27 au soir, le corps expéditionnaire, après avoir subi de lourdes pertes, s'était largement accroché à la presqu'île et il avait rendu coup pour coup à l'ennemi décimé. Dès le 28, les Alliés poursuivent leur offensive. Ils avancent dans le triangle



Sur le *Jauriguerry* le général d'Amade et l'amiral Guépratte observent Koum-Kaleh, pendant le combat du 25 avril.

formé par la pointe de la presqu'île, en direction de Krithia et des pentes d'Achi-Baba. Le 1^{er} mai, les Turcs nous opposent une furieuse contre-offensive. Pendant trois jours, on lutta sauvagement, à la baïonnette. Nos pertes sont cruelles. Depuis le 25, les Anglais ont perdu 13.000 hommes. Le 6 mai, après avoir reçu des renforts, les Alliés ont enfin raison de la ténacité de leurs adversaires. Les troupes françaises enlèvent l'éperon de Kérévés-Déré et les Britanniques, le 8 mai, la crête occidentale de Krithia.



L'artillerie française allant prendre position dans la plaine des Cinq-Pylônes, qui tire son nom des restes d'un aqueduc détruit.

L'attaque turque du 1^{er} mai fut poussée par l'ennemi avec une frénésie sauvage. Engagée vers dix heures du soir, à l'effectif de 60.000 hommes, elle se heurta successivement, sans les rompre, à notre droite et à notre gauche. Peu après minuit, elle se jeta sur notre centre. Les Sénégalais, les zouaves et la

légion soutinrent un certain temps le choc à un contre trois. Ils allaient faiblir, quand une blessure reçue par le général Vandenberghe, commandant la brigade d'Afrique, les exaspéra. Ils se ruèrent en avant. A l'aube, les Ottomans décimés se repliaient précipitamment devant eux.

388

SUR LA PRESQU'ILE



Un bivouac français sous les oliviers et les amandiers; on y couche sous la tente.

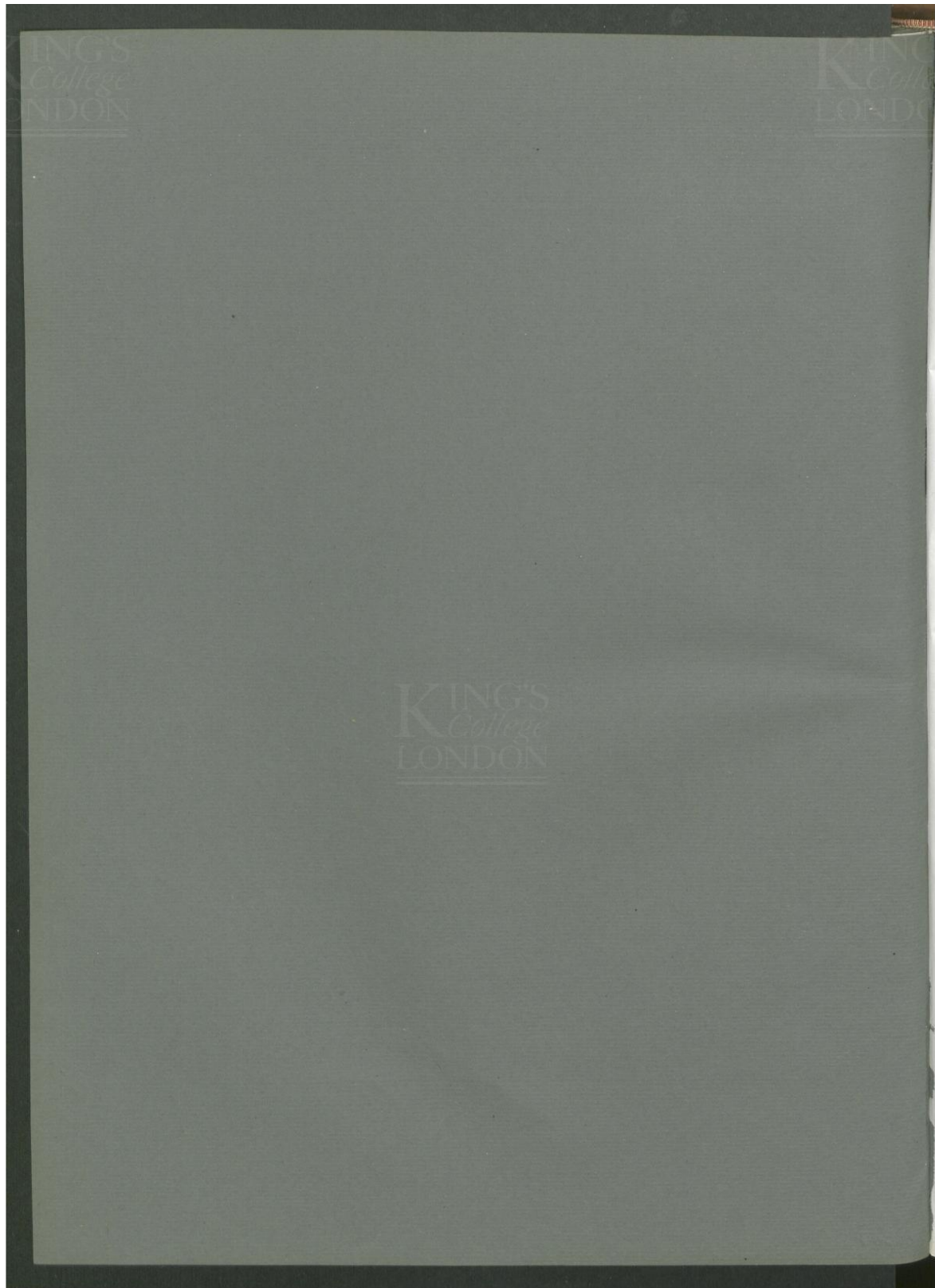


Les campements britanniques offrent un aspect différent : au lieu de dresser des tentes, les Anglais creusent des fosses individuelles peu profondes, où ils se couchent à l'abri d'un talus fait des terres excavées.

L'ILLUSTRATION



LE GÉNÉRAL GOURAUD



SUR LA PRESQU'ÎLE

391



Général Gouraud. Général d'Amade.
Le 14 mai, le général d'Amade, malade et remplacé par le général Gouraud, fait ses adieux à l'état-major britannique. A cette occasion, les officiers anglais tinrent à lui offrir une mitrailleuse turque prise la veille par leurs troupes.



Sir Ian Hamilton, commandant en chef britannique, et le général Gouraud.

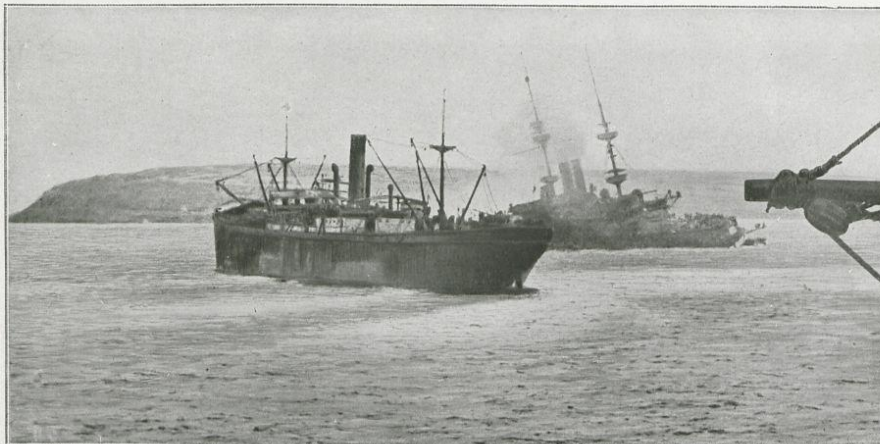


La messe de la Pentecôte, célébrée sous les murailles ruinées de Seddul-Bahr, en présence du commandant en chef du corps expéditionnaire français.

43

392

SUR LA MER ET SUR LA COTE



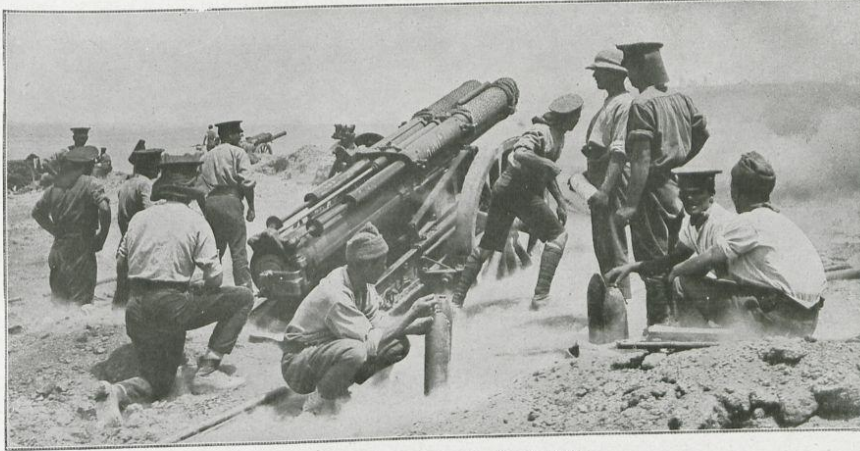
Le cuirassé anglais *Majestic*, au second plan, torpillé le 27 mai par un sous-marin allemand devant le cap Téké, commence à pencher sur bâbord.
Au cours de la lutte navale qui se prolongera mollement, les Alliés perdront encore le cuirassé anglais *Triumph* et six sous-marins.



La plage et le camp de Seddul-Bahr, fourmière humaine : par là s'alimente, en hommes et en matériel, le front de combat que les pénibles progrès des Alliés étendent lentement, sans faire apparaître la promesse de résultats positifs.

ENTRE SEDDUL-BAHR ET KRITHIA

393



L'artillerie britannique en action devant Krithia.



Sénégalais en formation d'approche par échelons, à l'abri d'un pli de terrain.



Un terrain, où l'on s'est battu le 4 juin 1915 : en avant, les ruines des moulins de Seddul-Bahr; au fond, les crêtes d'Achi-Baba.

394

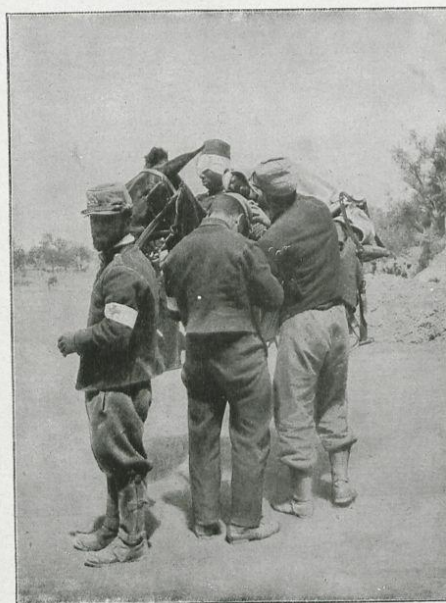
HEURES D'ACCALMIE



Farniente et lecture.



« Guillaume et François-Joseph », deux vautours capturés à Seddul-Bahr par nos marins.



Un tirailleur blessé ramené des tranchées à l'ambulance sur un mulet.

DANS LES RUINES DE SEDDUL-BAHR

395



LE GÉNÉRAL GOURAUD, SUR UN CANON TURC DÉTRUIT

L'âpre lutte se poursuit, meurtrière, quotidienne, avec des épisodes magnifiques, tels que l'enlèvement, le 21 juin, par nos zouaves et nos légionnaires, de la formidable redoute du « Haricot ». Les « Anzacs » font des prodiges. Les Alliés tiennent à la pointe de la presqu'île un triangle dont le côté terrestre est formé par la ligne Achi-Baba-Krithia-Kerevés-Déré. Sur le littoral de l'Égée, ils occupent un ruban du cap Suvla, à l'Ouest de Gaba-Tépé. Le 30 juin, sortant de son poste de commandement pour rendre visite à des blessés, Gouraud a les deux jambes brisées, le bras droit broyé par un obus. La photographie inédite qui le représente ici, avec son chef d'état-major à sa droite, est une des dernières qui ait précédé

sa glorieuse mutilation. Il est remplacé par le général Bailloud, à qui succédera Sarrail le 4 août. En juillet, le général Hamilton a reçu du renfort. Il conçoit le projet de s'emparer du massif de Sari-Bair, au Nord-Est de Gaba-Tépé, position dominante sur les détroits. Heureusement engagée, en dépit de terribles pertes, du 6 au 10 août, l'opération avorte par l'échec d'une des deux attaques convergentes. Alors, du côté anglais, on commence à renoncer à la conquête de la presqu'île. La France s'y appliquerait peut-être pour son compte avec l'appui naval britannique, sur de nouveaux plans, si les événements des Balkans ne survenaient qui appellent à Salonique Sarrail et une partie de ses troupes.

43*

396

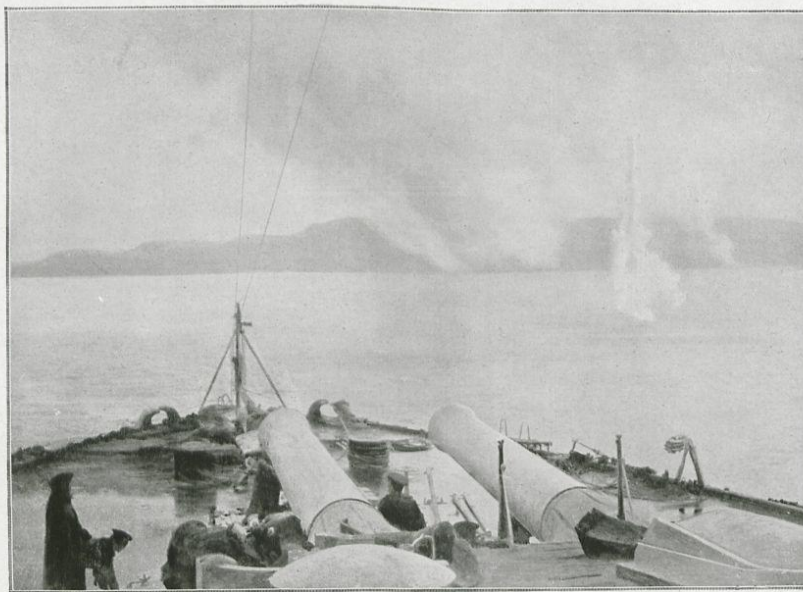
LA FIN DE L'ENTREPRISE



Lord Kitchener. Général Brulard.

Lord Kitchener, venu aux Dardanelles afin de se rendre compte par lui-même de la situation, visite Seddul-Bahr, en compagnie du général français Brulard. Renoncer à l'opération, c'est risquer, pour l'Angleterre,

une perte de prestige; la poursuivre malgré tout, s'est s'exposer à un effort stérile. Après avoir mis en balance les deux partis, il se prononce pour l'abandon. L'évacuation est décidée et commence le 20 décembre.



Le 8 janvier 1916, à l'aube, le navire anglais *Cornwallis*, le dernier de la flotte alliée, quitte la baie de Suvla. Cette vue, qui montre sur le rivage la fumée de l'incendie des approvisionnements abandonnés, a été prise de son bord. Un obus turc, à droite, soulève une vaine gerbe d'eau. L'ennemi ne

contraria en rien l'évacuation qu'il ne soupçonna pas. Le bilan de ce que l'on appela une « splendide déconvenue » était lourd: plus de 22.000 tués. Mais l'armée turque avait beaucoup souffert et sans l'appui allemand n'aurait pu longtemps encore rester en campagne.

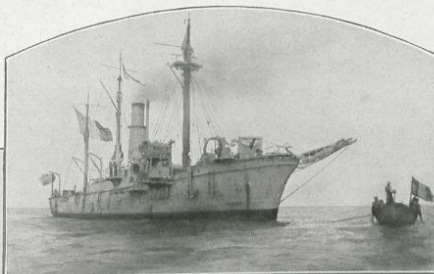
L'ALBUM DE LA GUERRE

VI. — EN ASIE. — EN AFRIQUE

—<—
AU CONGO

Un des buts de guerre de l'Allemagne était de se saisir de nos colonies. Le 29 juillet 1914, dans sa tentative de passer avec l'Angleterre un marché que le gouvernement britannique devait rejeter avec dégoût, M. de Bethmann-Hollweg était amené à le reconnaître devant l'ambassadeur anglais. Or, dès les premiers jours de la guerre,

c'est l'Allemagne qui voit tomber une à une aux mains des Alliés ses possessions exotiques. En août 1914, les Néo-Zélandais, avec le concours d'un croiseur français, s'emparent des îles Samoa; en septembre, les Australiens se rendent maîtres de la Nouvelle-Guinée. Bientôt, les Japonais s'adjugeront les îles allemandes d'Australie.



Le bâtiment administratif du poste de Coco-Beach repris aux Allemands le 21 septembre 1914. Au-dessus, la canonnière *La Surprise* qui participa à l'opération.



Le poste allemand de Bonga.



La berge de M'Birou.

La partie du Congo français qui nous avait été arrachée en 1911, sous menace de guerre, ne tarde pas à nous revenir. Le 21 septembre 1914, une expédition française organisée à Libreville enlevait en quelques heures le poste allemand de Coco-Beach, dans le territoire de Muni. Débarqués à 5 heures du matin, nos tirailleurs sénégalais victorieux campaient à 4 heures de l'après-midi devant le bâtiment administratif du poste et hissaient les couleurs françaises au mât qui depuis trois années portait le drapeau allemand. La canonnière *La Surprise*, pilotée par un courageux civil, le Français Fernand Guillod, vice-consul de Belgique à Libreville, convoya la troupe d'attaque, forte d'une compagnie du 7^e tirailleurs, et lui prêta l'appui de sa modeste artillerie. Déjà, le 5 août, un détachement

de tirailleurs s'était emparé du poste allemand de Bonga qui commandait une des deux « piqûres » du Cameroun allemand dans nos possessions méridionales. Au Nord, des colons français établis sur la Haute-Sangha avaient enlevé, par leurs propres moyens, à la même date, le poste allemand de M'Birou. Ils s'y laissèrent malheureusement surprendre presque aussitôt et, de dix-huit Européens qui avaient entrepris ce raid audacieux, dix-sept périrent. Une colonne française devait les venger le 26 août, en nettoyant d'ennemis, par un vil combat, la berge de M'Birou et toute la région avoisinante. A la fin d'octobre, après le victorieux engagement d'Ouessou, livré le 29 par la colonne du colonel Hutin, la totalité de l'ancien Congo français était virtuellement reconquise.

398

EN EXTRÊME-ORIENT



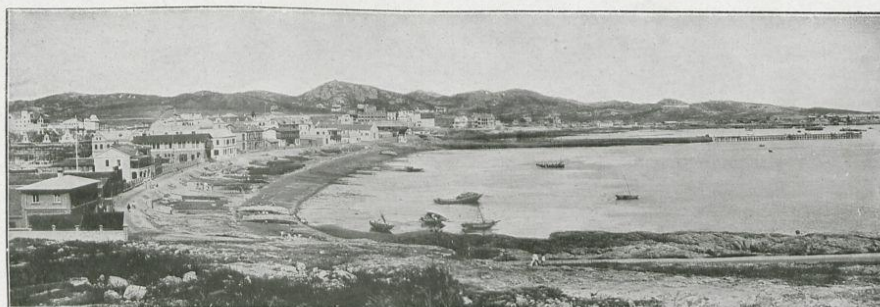
Débarquement de troupes japonaises et britanniques, en septembre 1914, dans la baie de Lao-Chan.

Le 15 août 1914, le Japon, allié de l'Angleterre, avait sommé l'Allemagne d'évacuer la concession chinoise de Kiao-Tchéou. Sans réponse le 23, il lui déclarait la guerre. Le 27, le blocus de Tsing-Tao était opéré par la flotte nipponne. Le 13 septembre, des forces nipponno-britanniques, débarquées dans la baie de Lao-Chan, s'emparaient de la station de Kiao-Tchéou. Le 27, Tsing-Tao était complètement investi. Après une résistance honorable la ville tombait le 7 novembre, capitulant sans conditions, livrant les 4.000 survivants de sa garnison. Conformément au droit des gens, nos alliés avaient autorisé les non-combattants à quitter



Un canon de siège japonais devant Tsing-Tao; au fond, l'incendie d'un réservoir de pétrole.

la ville, avant le bombardement. Leurs pertes, pendant six semaines de siège, ne dépassaient pas 2.000 hommes. Guillaume II fut profondément affecté de cette reddition qui réduisait à néant d'heureux efforts et de belles espérances. Sur le Diedrichsberg, montagne qui dominait Tsing-Tao, l'Allemagne avait élevé un monument en granit rouge des Vosges, afin de consacrer sa mainmise sur ce point de l'Extrême-Orient, où elle croyait définitive sa domination. « Tsing-Tao, déclara mélancoliquement le kaiser, était un établissement modèle de culture allemande dans les mers lointaines. Il avait coûté bien des années de labeur. »



Tsing-Tao, ancien village de pêcheurs chinois devenu en douze années une florissante cité allemande d'Extrême-Orient, occupé par les Japonais le 7 novembre 1914.

DANS LE SUD-OUEST AFRICAIN

399

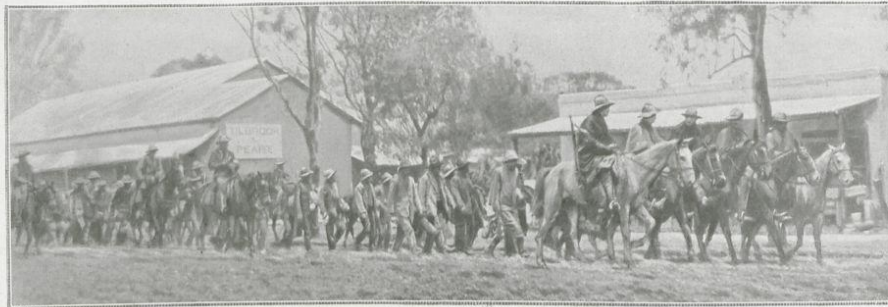


TROUPES BRITANNIQUES DANS LA BROUSSE AUX CONFINES DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

Depuis 1883, l'Allemagne avait créé dans le Sud-Ouest de l'Afrique une colonie plus vaste de moitié que son propre territoire, riche de gisements de cuivre et de mines de diamants. Dès la déclaration de guerre,

le gouvernement du Cap, qui envoyait en Europe un corps expéditionnaire, décidait d'entreprendre la conquête de cette possession ennemie que défendaient une dizaine de mille hommes.

UNE RÉBELLION DE CHEFS BOERS



Les derniers rebelles du commando De Wet, conduits sous escorte à Wryburg après leur capture, le 1^{er} décembre 1914.

Eclatée en octobre 1914, la révolte devait à peine durer deux mois. Soudoyée par l'Allemagne, elle avait pour instigateurs le colonel Maritz et le général Beyers, ancien commandant des troupes de l'Union sud-africaine. A leur suite, le général Christian De Wet, un des héros de l'indépendance du Transvaal, trahissait son serment de fidélité à l'Angleterre. A la tête d'un commando que son ancienne popularité lui avait permis de réunir, il passait à l'ennemi. Il lutta avec acharnement, jusqu'au moment où, resté presque seul, la plupart de ses partisans tués ou pris, il se laissa surprendre, le 1^{er} décembre, dans une ferme près



Christian De Wet.

Le 2 décembre, De Wet, captif, que l'on voit vider philosophiquement sa pipe éteinte, est emmené en automobile à Wryburg.

de Waterburg, à 2 kilomètres de Mafeking. Il tenta encore de fuir à cheval. Les troupes anglaises qui le pourchassaient, disposant d'automobiles, n'eurent pas de peine à le rejoindre. Il fut interné à Wryburg. Une semaine plus tard, le 7 décembre, le général Beyers trouvait une fin plus tragique. Traqué par les troupes anglaises, entouré d'une quarantaine d'hommes, ses derniers fidèles, il essayait de franchir le Vaal pour se réfugier dans l'Etat libre d'Orange. « Je me rends ! » cria-t-il, au moment même où les balles l'abattirent au milieu du fleuve qui emporta son cadavre. Trente-six de ses compagnons furent pris sur la berge.



La fin du général Beyers, tué dans sa fuite, au milieu du Vaal. — Dessin de F. de Haenen, d'après le croquis d'un témoin oculaire.

LA CAPITULATION DU SUD-OUEST AFRICAIN ALLEMAND

401



Le général Botha attend avec son état-major le gouverneur du Sud-Ouest Africain Allemand venant effectuer sa reddition.



Pendant qu'on prépare l'acte de reddition, le général Botha s'entretient avec le gouverneur et les officiers allemands.

Après l'écrasement des rebelles, les chefs militaires du gouvernement du Cap, le général Botha et le général Smuts, donnèrent toute leur activité aux opérations contre les Allemands. Progressivement refoulés, ceux-ci remontèrent vers le Nord, empoisonnant les puits, créant méthodiquement le désert derrière eux. Les troupes sud-africaines et anglaises les taillonnaient à marches forcées. Le 12 mai, ils devaient céder sans combat Wyadhuik leur capitale. Six semaines plus tard, ils en étaient réduits à

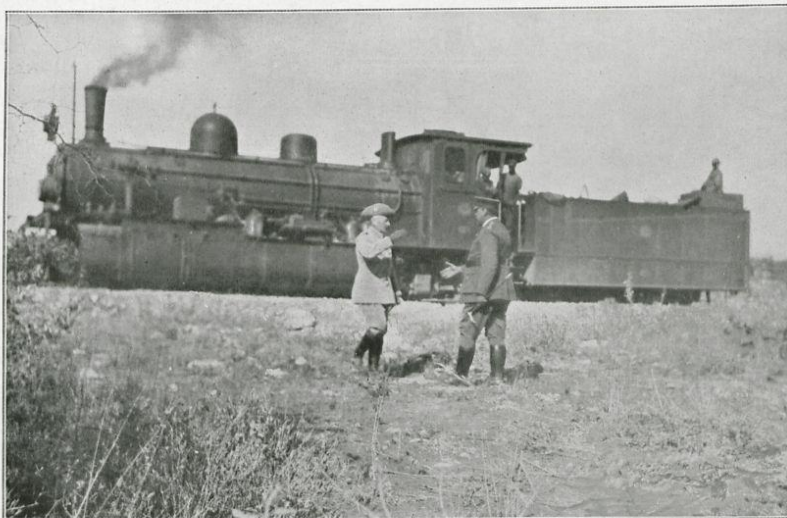


Le vaincu : le Dr Seitz, gouverneur du Sud-Ouest Africain Allemand



Le vainqueur : le général Botha, en tenue de campagne.

offrir à leurs vainqueurs une capitulation complète que le général Botha acceptait. Les formalités de la reddition eurent lieu, le 9 juillet, au kilomètre 500 de la ligne de chemin de fer d'Otavi, au cœur du Damaraland. C'est là que Botha attendait l'ennemi vaincu, qu'il accueillit avec une courtoisie chevaleresque. La capitulation lui livrait 204 officiers, 3.166 hommes, 37 canons, 22 mitrailleuses, du matériel divers et un magnifique territoire à joindre au domaine colonial britannique.



Un geste chevaleresque : le général Botha accueille, la main tendue, le Dr Seitz arrivant par la voie ferrée.



Colonel Brisset.

LE BLOCKHAUS ALLEMAND DE YOKO ENLEVÉ LE 1^{er} DÉCEMBRE 1914 PAR LA COLONNE BRISSET

Territoire de 745.000 kilomètres carrés, le Cameroun allemand, défendu par une quarantaine de positions fortifiées, par 5.000 hommes de troupes et 3.000 colons mobilisés environ, devait être le théâtre de longues et pénibles opérations de guerre, depuis le mois d'août 1914 jusqu'en janvier 1916. Le plan que nous élaborâmes en accord avec les Anglais consistait à encercler le Cameroun, à la fois par mer et par les 4.150 kilomètres de frontière terrestre qui le mettaient au contact de la Nigeria anglaise, du Congo belge, du Gabon français, du Congo français amputé en 1911, enfin des territoires du Tchad. Afin d'obliger l'ennemi à éparpiller ses forces et à disperser son effort, sept attaques convergentes furent déclenchées de l'intérieur vers la mer. On a déjà vu une de ces attaques triompher de Coco-Beach le 21 septembre 1914, au Sud du Rio Muni. Au Nord du Cameroun, dès le début d'août 1914, le colonel Largeau exécutait une offensive, d'abord contenue, ensuite victorieuse, et, au début d'octobre, il lançait la colonne Brisset sur les places allemandes de l'intérieur. Une colonne anglaise

partit de la Nigeria en liaison avec Largeau et se heurta comme lui à de premières résistances. La colonne française du colonel Morisson, remonta la rivière Lobaye. Sur la Sangha, opérait le colonel Hutin, placé, comme son collègue Morisson, sous la direction du général Aymerich, commandant supérieur des troupes de l'Afrique équatoriale. A l'Ouest, du côté de l'Océan, l'expédition anglo-française du général anglais Dobell et du colonel français Mayer, transportée par une escadre alliée, occupait Douala le 28 septembre 1914 et en faisait sa base d'opérations. Dans le Sud, deux colonnes françaises, la plus importante aux ordres du colonel Le Meilleur, exerçaient leur pression du Sud au Nord, en direction d'Oyem et d'Akoafim. Le colonel Brisset, détaché des forces de Largeau le 4 octobre 1914, au lendemain de la reprise de la place de Koussari, dans l'extrême Nord, enlevait, le 1^{er} décembre, le blockhaus de Yoko, à plusieurs centaines de kilomètres de son point de départ, et, le 12 décembre, obligeait la garnison de Maroua à se replier sur l'importante place de Garoua.

LA CONQUETE DU CAMEROUN

403





Poursuivant sa marche aux talons de l'ennemi, Brisset est arrivé le 8 janvier 1915 à Nessarao, à 6 kilomètres de Garoua : le drapeau français est hissé sur la case où il a établi son quartier général.



Un blockhaus de la défense Nord-Est de Garoua : à gauche, les trous de loup qui entouraient l'ouvrage; au fond de ces trous, dissimulée par une couverture de paille, était plantée une sagaie barbelée.


LA CONQUÊTE DU CAMEROUN

84
85





L'ENTRÉE DES TROUPES ANGLO-FRANÇAISES
 sous William Pounty et dont les effets furent décisifs sur les négriers, particulièrement au point de vue moral. Le commandement est exercé de plein droit par le colonel anglais Curdell, en qualité d'officier le plus élevé en grade.
 Le 10 juin à 7 heures du soir, Correns capitula. Dans la nuit, des détachements anglais et français envahirent les forts, et le 11, à l'aube, les troupes firent leur entrée dans la place. Alignées face aux habitations des officiers.


YAKOUNGA, LE 11 JUIN 1905 - LE SALUT AUX COULEURS
 L'ennemi, sur ses voûtes, se hâta de honorer nos couleurs françaises. Les Français qui venaient d'être blessés, lorsque les officiers allés, après avoir obtenu le drapeau, se furent rendu compte de sa puissance défensive, se réjouirent qu'elle eût tenu devant eux aussi peu de temps. Ses canons avaient été pris de nuit sans surprise et, si les détonnements avaient été entendus, il est probable qu'un assaut vint à bout de leur résistance. Un officier de




Sur 1000, 500 ont été tués.
 A Correns, après la reddition.



Dans l'intérieur du poste allemand de Correns, l'effet d'un de nos obus de 95 sur le bâtiment de la forge.



Le capitaine Curdell, de gauche, sur devant Correns, à l'arrière-plan, le 13 février, et le sultan Bahob, des Mandouas.



La place dut reconnaître que l'explosion des projectiles de notre 95 avait pu la braver par les travailleurs noirs de la garnison.

Le 14 juillet 1905 à N'Goumou, qui avait été pris le 8 juillet.

406

LA CONQUETE DU CAMEROUN



Le poste défensif de Bimba sur la Doumé.



Un canon de 80 en position devant Doumé.

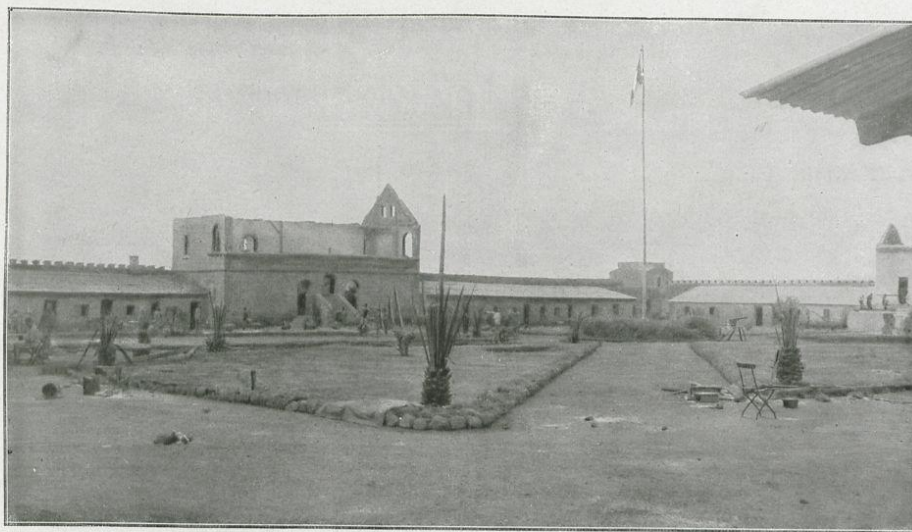
A la colonne Morison, dite de la Lobaye, après des combats incessants et des succès progressifs depuis le 12 août 1914, revint l'honneur d'emporter, au centre du Cameroun, le 25 juillet 1915, l'énorme organisation de Doumé-station, véritable camp retranché de 70.000 kilomètres carrés.



Un abri de mitrailleuse à Doumé.



L'entrée du fort de Doumé.

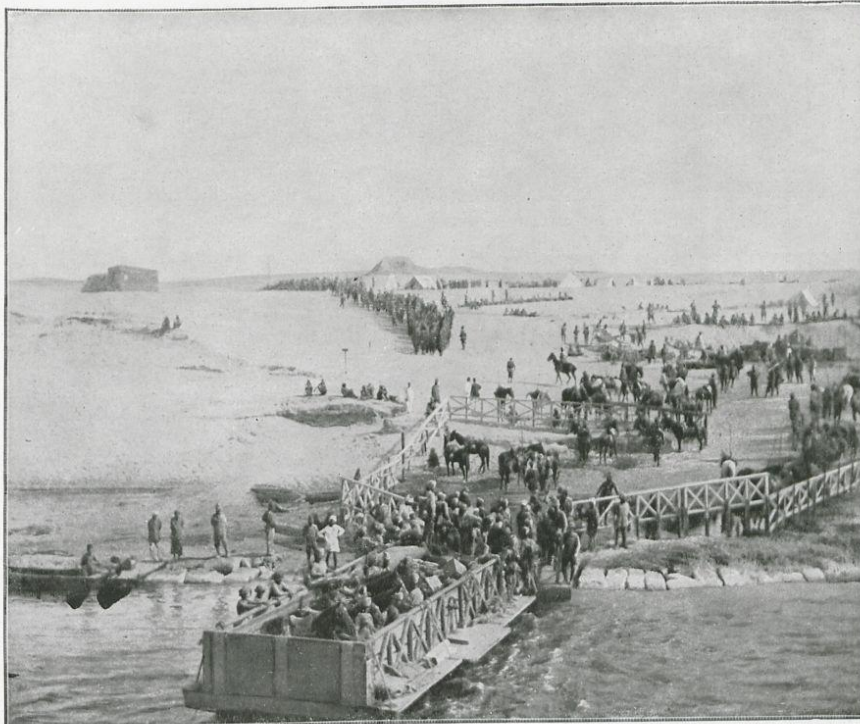


L'intérieur du fort de Doumé, incendié par les Allemands avant l'occupation française.

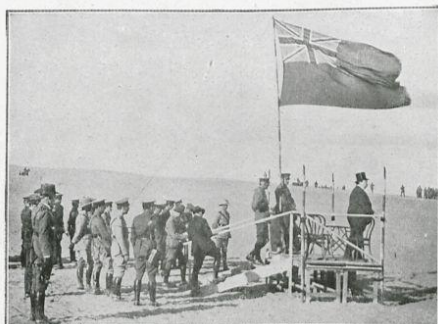
Le 1^{er} janvier 1916, Yaoundé, où s'étaient concentrés depuis un an tous les services allemands de la colonie, véritable capitale de guerre, tombait en notre pouvoir. La chute de Yaoundé marqua la fin de la résistance du Cameroun allemand. Le 25 janvier, le général Dobbell pouvait télégraphier « que tout le littoral était déblayé d'Allemands ».

LA DÉFENSE DE L'ÉGYPTE

407



Appelées à la défense de l'Égypte, des troupes indiennes débarquent sur la rive asiatique du canal de Suez.
Dès l'entrée en guerre de la Turquie, des escarmouches dans la presqu'île du Sinaï sont apparues à l'Angleterre comme les symptômes d'une tentative ottomane sur le canal de Suez.
Notre alliée, le 17 décembre 1914, proclame son protectorat sur l'Égypte, où elle amène des forces de l'Australie et des Indes.



Sir George Reid, haut-commissaire de l'Australie en Angleterre, harangue les troupes australiennes devant les Pyramides : à sa gauche, le général Sir John Maxwell, commandant en chef des troupes britanniques en Égypte.



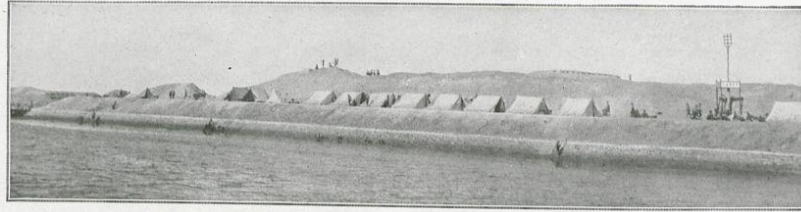
Les troupes australiennes, campées au pied des Pyramides, défilent, à cette allure résolue qui leur est particulière, devant Sir George Reid, haut-commissaire de l'Australie, et le général Maxwell.

Le 3 février 1915, les Turcs assaillaient à El-Kantara la ligne de retranchement établie par les Anglais sur la rive asiatique du canal de Suez. Cette attaque fut aisément repoussée. Mais elle n'était qu'une feinte. Le gros des forces ennemies, à l'effectif d'environ 15.000 hommes, se jeta sur Toussoum, beaucoup plus au Sud, et avec une extrême rapidité mit à l'eau

une cinquantaine de grandes barques en aluminium, construites en Allemagne, spécialement en vue de cette opération. L'intervention d'une canonnière anglaise, puis des bâtiments français *Bruix* et *d'Envercasteaux*, dispersa et coula cette flottille. Sur la rive, l'assaillant avait été décimé. Cet échec entraîna la retraite de l'armée ottomane.

408

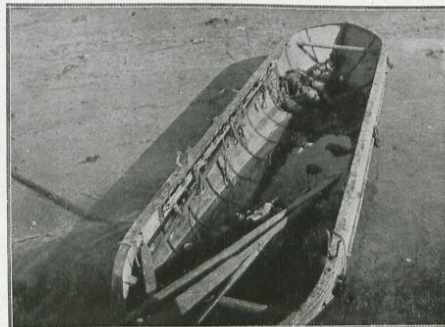
SUR LE CANAL DE SUEZ



Campement et retranchement anglais sur la rive asiatique du canal. — *Phot. de Guardia.*



Après l'attaque de Toussoum : les cadavres turcs sur la berge du canal, au kilomètre 90 ; six soldats tués gisent dans le fond de la barque, au premier plan.



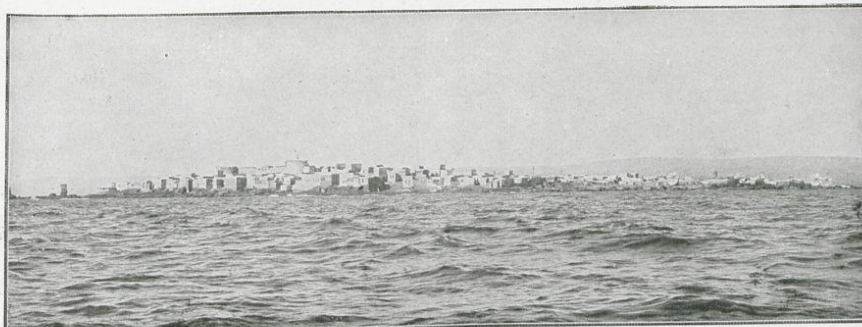
Un des grands canots en aluminium qui devaient permettre à l'ennemi la traversée du canal ; au fond, des cadavres turcs.



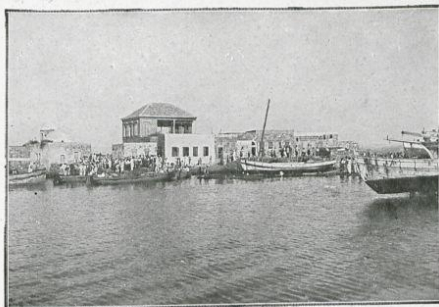
Un soldat turc tué sur la berge asiatique, au moment où il entrait dans le canal pour essayer de le traverser à la nage.

LE DRAPEAU FRANÇAIS SUR LA CÔTE SYRIENNE

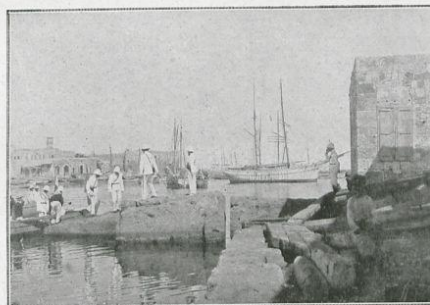
409



L'île Rouad, à 2 kilomètres de la côte de Syrie, devant le littoral, entre Tartous et Amrit.



Le débarquement des marins français, le 1^{er} septembre 1915.

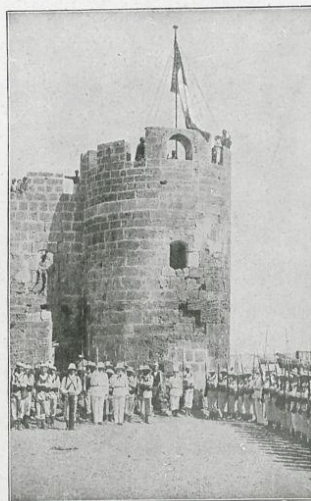


L'amiral français débarquant devant la citadelle.



Le cheik de Rouad, invoquant Allah pour le succès des armées françaises.

Appelées par la population de l'île Rouad délivrée de la domination ottomane par le départ de la garnison turque, à la fin de 1914, les autorités navales françaises prenaient possession de l'île le 1^{er} septembre 1915. La cérémonie toute pacifique revêtit un certain appareil. Il y eut

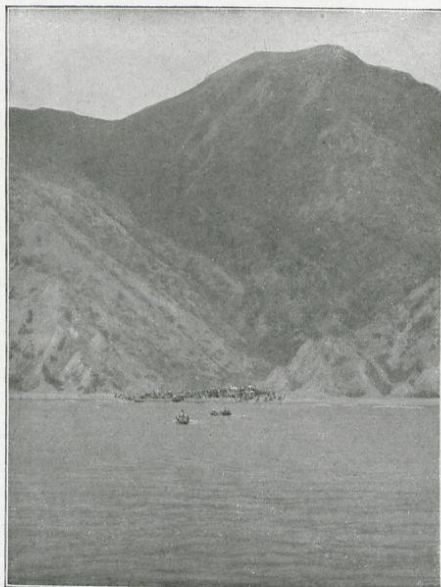


Les couleurs françaises sur le vieux château de Rouad.

une harangue de l'amiral français, à laquelle le cheik répondit, et ce fut au son des clairons que les couleurs françaises montèrent au mât de pavillon dressé sur la tour du château de Rouad. Deux gendarmes turcs, restés dans l'île, vinrent avec empressement se mettre à notre disposition.

410

L'AIDE FRANÇAISE AUX ARMÉNIENS



La côte inhospitalière où s'étaient réfugiés, au Nord de Latakieh, 5.000 Arméniens, chassés de ce vilayet par les massacres.



Ces malheureux ont réussi à attirer l'attention d'un croiseur français qui a envoyé des canots à leur secours.



Campés sur le pont du croiseur où ils avaient reçu asile, les réfugiés trouvèrent à bord les soins et les vivres dont ils avaient un extrême besoin; ils furent conduits et hospitalisés à Port-Saïd.

L'ALBUM DE LA GUERRE

VII. — L'ANNÉE DE VERDUN

UN AUTRE HIVER

A l'aube de 1916, la grande armée de France a déjà trop souvent refoulé l'ennemi devant ses baïonnettes pour n'avoir pas pris conscience de sa force et de sa valeur. Elle est maintenant entraînée, endurcie, et pénétrée d'une confiance qui lui permet d'opposer aux événements comme aux douloureuses misères de son existence une sérénité inaltérable, faite de stoïque résolution et de bonne humeur. L'union de ses éléments est devenue si étroite que le commandement a pu abolir les vieilles distinctions traditionnelles entre la réserve et l'active. Son esprit de discipline et son sentiment du devoir se sont affirmés de telle sorte qu'un régime de permissions régulières a pu être inauguré. « Long, dur, sûr », a dit Foch, prévoyant de bonne heure, avec Kitchener, la durée implacable de l'immense conflit. L'armée a pris à ces mots leur esprit pour en faire sa devise consentante et tenace, sous une forme plus familière : « Ne pas s'en faire ». Bientôt, Pétain y ajoutera un complément qui fera fortune : « On les aura ! » A l'arrière, la nation est fière de ses combattants. Elle tient à cœur d'atteindre à leur taille. Des peuples précipités depuis dix-huit mois dans les horreurs de la guerre, il en est un qui geint et c'est, précisément, celui qui a voulu la catastrophe,



Les misères du soldat : un mauvais boyau en Artois.

qui a salué comme une fête et un début de curée son déchainement. L'Allemagne se plaint. Elle commence à subir des privations. Guillaume II s'attendrit sur les « dures tribulations » qu'elle traverse. Dans les foyers où le froid se fait sentir avec l'hiver venu, où l'on doit rester sur un appétit que la race a fait robuste, une opinion naît, éparse, en faveur de la paix. Elle prendra corps et descendra dans la rue. L'écho de son désir viendra battre jusqu'aux portes du Reichstag. Seule à gémir, l'Allemagne est seule aussi à vouloir la paix. Les petites nations mêmes, qu'elle a déjà écrasées de sa force, repoussent une paix qui consacrerait cet écrasement. « La France voulait la paix en juillet 1914 ; elle veut aujourd'hui la guerre » s'écriera Gallieni au Palais-Bourbon. La France est l'âme de la volonté réfléchie qui anime les Alliés. Elle vient de sauver l'armée serbe, comme, naguère, l'armée belge. Elle est venue en aide à la Russie éprouvée. Son exemple anime d'une émulation féconde l'Angleterre et l'Italie. Au flanc du bloc des Centraux, elle a créé la menace de Salonique. Pas de paix possible pour l'Allemagne essoufflée avant d'avoir abattu la France ! Ce sera du sentiment de cette nécessité que, dans quelques semaines, sortira Verdun.



... Sa bonne humeur : « T'en fais pas, dans quelques jours, y aura du caillebotis ! »

412

UN AUTRE HIVER



Sous la direction de notre consul en Alaska, que l'on voit ici à la tête d'un attelage, de véritables compagnies de chiens de trait viennent d'être créées dans les Vosges. Fortes de deux cents à deux cent vingt bêtes chacune, elles sont formées de chiens esquimaux et de chiens de l'Alaska. Le rôle de ces quadrupèdes est de tirer sur la neige des traîneaux

chargés de vivres et de munitions. On leur confie même, parfois, des blessés. Ils sont au nombre de neuf par attelage. Huit sont couplés. En tête, le mieux dressé sert de guide, obéissant à la voix du conducteur qui dispose, pour modérer la vitesse du traîneau, d'un frein à pédale s'enfonçant dans la neige.



Dans la même région, nos alpins skieurs ont été pourvus de blanches tuniques, couleur de neige, ce qui leur assure au milieu du paysage une invisibilité relative.

EN ALSACE



François Flameng
Metzeral (Alsace)
17 Janvier 1916

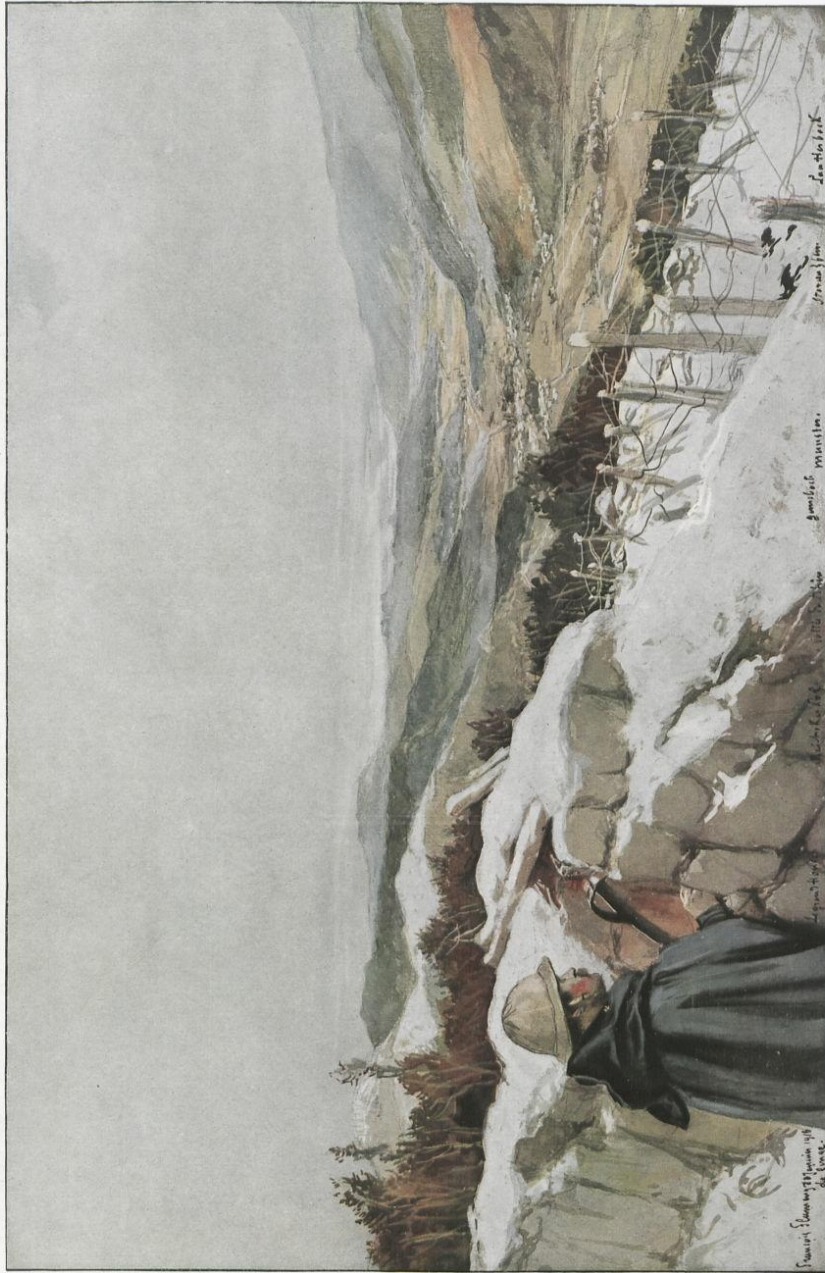
A Metzeral (janvier 1916).

CROQUIS DE GUERRE par FRANÇOIS FLAMENG.



Au fond, la vallée du Rhin.

Le Lingé.



Village de Luttenbach.

Village de Günsbach.
 Ville de Munster.

Le Reichackerkopf.

La Vallée de Munster.

A SALONIQUE

417



Après sa difficile retraite de Serbie, rentré à sa base de Salonique, notre corps expéditionnaire ne tardait pas à y subir des attaques aériennes favorisées par de nombreuses complicités dans la ville. Le 30 décembre 1915,

les avions allemands tuaient un malheureux berger grec et deux moutons. Des « pleureuses » sont accourues du voisinage auprès du cadavre du pâtre.



Le même jour, à la suite de cet acte d'hostilité, le général Sarrail faisait procéder à l'arrestation des consuls ennemis à Salonique: des gendarmes français entourent les issues du consulat de Turquie afin d'empêcher

toute fuite pendant l'opération de police. Dans les quatre consulats eurent lieu, en outre, des perquisitions dont les résultats ne furent pas sans intérêt.

418

A SALONIQUE



L'arrivée à Toulon des consuls arrêtés, de leurs familles et du personnel des consulats : tous avaient été l'objet des attentions courtoises compatibles avec la mesure que le souci de notre sécurité avait rendue nécessaire.

Aussi peut-on reconnaître aux « captifs » des visages pleins de bonne humeur : au premier plan, les enfants du consul d'Allemagne; derrière eux, leur père coiffé d'un feutre clair et le consul de Turquie, en fez.



Tandis que la plus grande partie de l'armée serbe, épuisée par sa douloureuse retraite, était transportée par la marine française à Bizerte, d'où elle devait être ramenée à Corfou, des éléments moins éprouvés et aptes

à un service immédiat étaient débarqués à Salonique. Un régiment serbe, réorganisé dès le début de janvier, monte en ligne aux positions qui lui ont été assignées.

A SALONIQUE

419



La ville et le camp de Salonique sont mis immédiatement en état de défense. Sous les yeux du général Sarrail, que l'on reconnaît au second plan, nos soldats ont momentanément déposé le fusil pour la pioche et remuent activement la terre.



Une des lignes de tranchées qui, dès les premiers jours de janvier, formaient à Salonique un solide rempart moderne.
En arrière, les tentes des travailleurs.

420

CE QUE LE KAISER N'AVAIT PAS PRÉVU



Le 11 janvier 1916, le drapeau français flotte sur l'Achilleion, le domaine d'un faste tapageur que possédait Guillaume II à Corfou. Un poste de chasseurs alpins cantonne dans la villa impériale.



A leur entrée, les Français ont eu le soin d'apposer des scellés à la porte des appartements privés de l'Empereur. Un des deux cachets que l'on distingue est celui du régisseur de Guillaume II. Les autres pièces du palais furent aménagées en chambres d'hôpital.



Une garde spéciale a été établie pour la surveillance des œuvres d'art... peu artistiques qui encombrant les jardins de la villa. Une des plus remarquables est celle du géant teuton élevé à la mémoire d'Achille. Le chasseur debout sur le socle permet d'en apprécier les dimensions.

CORFOU, BASE SERBE

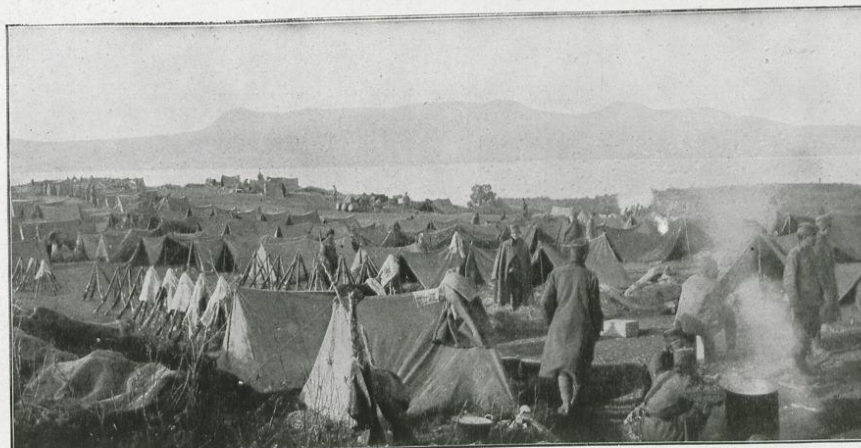
421



Dans la nuit du 10 au 11 janvier 1916, le 6^e bataillon de chasseurs français débarquait à Corfou ; au matin les Corfiotes stupéfaits le virent occuper le port, au pied de la citadelle.



Les premiers soldats serbes débarqués sur la plage.



Un camp serbe devant Corfou, sur l'îlot de Vido.

422

LES EXILÉS



Un soldat serbe devenu un vivant squelette : des milliers de ses camarades étaient réduits au même état d'épuisement.



Du linge et des vêtements furent distribués à nos alliés.



Refaits par le repos et la nourriture, on les vit bientôt se donner mutuellement les soins d'hygiène indispensables.



Le roi Nicolas de Montenegro arrivant à Lyon.

Chassés de leur pays par l'invasion, les souverains du Montenegro sont venus chercher un asile en terre française. A son arrivée à Lyon le vieux roi fut reçu au nom du gouvernement français par le préfet du Rhône et le général d'Amade.



La reine Milena, accompagnée de son fils cadet et de ses deux filles.